

FRÉDÉRIC VERGER

ARDEN

roman

nrf

GALLIMARD

ARDEN

FRÉDÉRIC VERGER

ARDEN

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Lorsque nous étions enfants, il arrivait souvent que nos parents nous confient, ma sœur et moi, à la garde d'une tante qui habitait à Montreuil au dernier étage d'une maison étroite et haute.

La bâtisse solitaire se découpait sur le ciel au sommet de la rue des Roulettes, raide côte pavée dont les virages en épingle semblables à ceux d'un col offraient à notre grande-tante un prétexte pour ne jamais sortir de chez elle. Son goût pour les charmes de la nature se satisfaisait de l'enchevêtrement d'orties et de ronces qui s'étendait à l'arrière de l'immeuble. Inépuisable réserve des rats les plus divers, où crépitaient l'été mille vies circonspectes à l'ombre d'un marronnier immense qu'on aurait cru jailli des entrailles de la cave, l'un de ces marronniers à l'écorce noire, au tronc penché, aux feuilles de dimension tropicale, qui semblent les frères sauvages des marronniers de nos parcs.

Qui aurait grimpé dans son feuillage obscur se serait retrouvé face à face avec ma tante car sa chambre s'ornait d'un balconnet minuscule, sorte de cage où elle aimait s'installer, assise sur une chaise dans le coulis du soir, le nez et la coiffe caressés des ramures.

Ses longs cheveux couleur de cendre, mal tenus par des

épingles, s'ébouriffaient comme la paille d'un nid. Au sommet du crâne, elle portait, été comme hiver, parfois même pour dormir, une minuscule coiffe de satin noir dont les rembourrures matelassées faisaient penser à des carrés de chocolat, et qui tenait par deux rubans couleur d'azur noués sous le menton. D'ordinaire elle drapait sa carcasse d'un épais châle de laine à pompons, dont la couleur, sans doute sous l'action d'invisibles fluctuations de l'atmosphère, semblait explorer toutes les nuances de ce territoire mystérieux qui sépare le mauve du grenat.

Sa longue figure aux pommettes osseuses était comme fendue en deux par un nez si étroit que ses ailes avaient l'air collées et qui paraissait se contenter, par délicatesse, par bon goût, de deux piqûres d'épingles en guise de narines. Ce nez d'ivoire était si luisant, si frais, si tendre qu'il nous semblait déchirant que notre tante dût bientôt mourir. Lorsque nous levions la tête de nos jeux, souvent ses yeux nous fixaient mais ils semblaient regarder un autre monde, comme ceux des oiseaux. Sombres, du myosotis des Rocoules, tout à coup ils s'éveillaient et furetaient sur nous tandis que sur ses lèvres naissait le sourire de ceux qui surprennent quelqu'un dans sa cachette.

Souvent, en revenant de l'école, nous apercevions dans le feuillage du marronnier de petits éclairs jaunes. C'étaient les serins de notre tante échappés de leur cage toujours ouverte. Il leur arrivait de voleter ainsi autour de la fenêtre de sa chambre comme ils le faisaient d'ordinaire autour du grand lit où elle reposait le plus clair du temps, adossée à d'énormes oreillers maculés de taches brunes, semblables à celles du café ou du sang. La chambre était tout entière occupée par ce lit qui me semblait lorsque j'étais enfant si vaste, si enchevêtré de couvertures, d'édredons, de coussins d'oreillers et de châles que je ne pouvais m'y asseoir sans répugnance tant il me semblait vivant, empli d'objets oubliés qui avaient peut-

être fini par acquérir leur vie propre, gorgé d'odeurs amères et parcouru de frissons, comme la mer. Nous étions pourtant obligés de nous y asseoir, ma sœur et moi, lorsque ma tante nous racontait des histoires. Elles nous plaisaient tant que nous oublions bientôt les odeurs, les creux et les bosses du sommier défoncé qui nous avalait, et nous nous prélassions dans les édredons grenat.

Née russe, ayant vécu en Allemagne jusque dans les années cinquante, elle parlait un français étrange, farci de mots qui me semblaient n'être jamais sortis d'une autre bouche, d'expressions incongrues que ma sœur et moi prenions pour les étincelles d'un cerveau quelque peu grésillant. Son accent n'était pas moins bizarre. Elle roulait les *r*. Sur la pointe de sa langue les *t* et les *d* s'amollissaient, fondaient comme ces bonbons sucés jusqu'au seuil de la disparition qui laissent passer la lumière.

Seule dans sa cuisine, il lui arrivait en épluchant les légumes de se parler en russe. Peut-être parce que nous ne comprenions pas ce qu'elle disait, elle nous semblait alors plus jeune et plus raisonnable. Ou bien sa bizarrerie ne tenait-elle qu'à celle de son français, hérité d'ancêtres Rocoules qui avaient quitté la France plus de deux siècles auparavant, vieil instrument désaccordé par le temps qui rendait terrifiante la moindre chanson.

J'ignore à quelle nationalité elle pouvait encore prétendre. Son statut devait être compliqué car je me souviens des démarches sans fin que mon père entreprenait pour elle, qui me semblent avoir duré des années, et des conciliabules qu'ils tenaient toujours je ne sais pourquoi près de la porte d'entrée. Tous aboutissaient à la même conclusion, que mon père clamait dans son oreille en brandissant un formulaire : « Et là, il leur faut le papier, ce papier-là vous l'avez ? »

En dehors de ces conversations près de la porte, il s'adressait toujours à elle d'un ton moqueur. C'est qu'il

semblait agacé par les mirobolantes histoires qu'elle racontait sur son passé ou ses innombrables aïeux. Il la soupçonnait de tout inventer, au point même qu'à table, lorsqu'elle annonçait que le rosbif venait de chez le père Barnac, il relevait brusquement la tête de son assiette et promenait sur les convives un sourire amer destiné à les informer que cette assertion relevait du stade délirant, ultime, de la mythomanie.

Mais très tôt j'avais senti qu'il existait une autre explication à l'ironie perpétuelle de mon père, plus secrète, et qu'il ignorait peut-être lui-même. Jeté par la milice à quinze ans dans une cellule du fort Saint-Jean, où il avait découvert son demi-frère pendu et le cousin Eustache allongé sur une paillasse l'estomac retourné par les coups, il prenait pourtant plaisir à raconter des anecdotes de guerre dont le cynisme faisait tout le charme, où l'héroïsme était moqué, où les méchants ne l'étaient jamais tout à fait et les bons introuvables. Mais je sentais que ce numéro d'ironie princière était gâché par la photo du défunt mari de ma tante, l'oncle Kleist-Krone en uniforme d'officier de la Wehrmacht qui dans son cadre sur le buffet semblait attacher ses doux yeux gris sur la nuque de mon père. Ou pour dire les choses avec plus de justesse, qu'il était gêné d'être ainsi gêné par la photo d'un mort, s'en voulait de sentir lever en lui de vieilles haines que sa sagesse d'aujourd'hui jugeait naïves, indignes de lui, comme un vieux séducteur se méprise en sentant qu'il tombe amoureux.

L'oncle dans son cadre offrait pourtant la plus pathétique des figures avec son bandeau noir de borgne et son bras en moins. Bien qu'il ait sans doute été âgé à l'époque de la photo d'une bonne quarantaine d'années, il paraissait si jeune auprès de ma tante, avec son œil gris voilé de longs cils, ses cheveux noirs pommadés, que lorsqu'elle promenait comme une caresse son chiffon à poussière sur

le verre du cadre elle semblait pleurer en même temps qu'un mari le fils qu'elle n'avait jamais eu.

L'oncle Kleist-Krone avait perdu l'œil devant Cambrai et le bras à Belgrade. À l'été de 1942, au début de la bataille de Stalingrad, son unité avait été décimée et lui-même porté disparu. On ne l'avait jamais retrouvé, ni mort ni vif.

Dernier rejeton d'une branche obscure de l'illustre famille, il semblait dans son cadre méditer avec mélancolie sur l'extinction de ce pauvre rameau. Ces Kleist-Krone, il faut l'avouer, tenaient un peu du junker de poche, « bottes à purin plus qu'à éperons » comme disait le vieux père Rocoule, père de ma tante, oubliant peut-être qu'ils n'eussent sans cela jamais accepté que leur fils épouse la fille d'un homme qui, avec toute la forfanterie et la vanité Rocoule, n'était jamais qu'un gérant d'hôtels, et rarement de première catégorie.

Ces repas se déroulaient dans la pièce principale de l'appartement qui faisait office de salle à manger et de cabinet de méditation. Elle se trouvait presque entièrement occupée par une énorme table recouverte d'une épaisse toile cirée bleu ciel qui y semblait collée et qu'on n'osait toucher tant elle poissait. Le malheureux dont la main s'était laissé prendre ne l'en décollait qu'avec effort et dans un bruit de succion tout craquant du feuilleté mystérieux qui en composait le molleton. Même les verres qu'on en levait l'abandonnaient à regret, avec un petit craquement. Lorsqu'elle n'était pas couchée, ma tante se tenait assise au bout de cette table, installée dans la gueule de l'oreiller gigantesque qui rembourrait son fauteuil, aux motifs de fleurettes bleu pâle presque entièrement disparues.

Ma sœur et moi étions assis à l'autre bout de la table; dans mon souvenir, c'est un sombre après-midi d'hiver, obscurci par les branches nues du marronnier qui

tremblent à la fenêtre. Le vent mugit dans les escaliers et elle nous raconte ces contes atroces que nous aimons tant, où la tête sanglante d'un cheval clouée sur une porte se met à parler, où des enfants sont transformés en corbeaux, où un gros garçon enfermé dans une maison pleine de fantômes siffle pour se donner du courage. Et d'autres histoires encore qui n'étaient plus des contes mais qui en semblaient à peine déprises, comme les serpents des monstres de la Préhistoire. Celle du chevalier empoisonné qui meurt sous sa tente, ou celle qui commençait sur cet homme qui se pend au clou d'un mur de son cachot au moment précis où un tremblement de terre abat la ville; et, saisi de peur, il se cramponne au clou où il voulait se tuer. Comme j'aimais ce début, comme je ne me lassais pas d'entendre cette histoire où les plus grands bonheurs, les cruautés odieuses, ressemblent aux rêves.

Elle mêlait parfois à ces histoires des souvenirs de famille. Nous ne les distinguions pas toujours des contes puisqu'ils nous semblaient assaisonnés des mêmes épices d'atrocité et d'invraisemblance. Nous étions pris par l'ivresse de sa voix claire aux inflexions toujours semblables. Quoi qu'elle racontât, horreurs ou douceurs, sa ligne de chant restait la même, fauvette dans les branches qui se fout des rires et des sanglots de ceux qui passent sous l'arbre.

Elle sortait de son chapeau d'innombrables Rocoule, affublés de surnoms comme les paysans glorieux ou les rois obscurs : la Boiteuse, Persévérance, Rêve-aux-Dames, Coquelicot, Sourd-aux-Cris. Elle nous apprit qu'on distingue dans notre famille les Rocoule sombres et les Rocoule légers, et plus d'une fois dans ma vie je me suis demandé à laquelle de ces deux espèces j'appartenais, espérant sans cesse, à la façon d'un voyageur qui croit à chaque détour du chemin découvrir le pays où il se rend,

que les aléas de la vie me l'apprendraient un jour. Et qui dit que je n'écris pas cette histoire pour le savoir enfin.

Ces histoires de famille remontaient fort loin, jusqu'à l'aïeule illustre. Gouvernante du futur Frédéric II et de sa sœur, qui apprirent le français de sa bouche, cette ancêtre était devenue la divinité tutélaire de la famille car ce fut elle qui, après la révocation de l'Édit de Nantes, fit venir à Berlin plusieurs de ses neveux Rocoule et Montbail restés fidèles à la vraie religion, les transplantant pour ainsi dire de l'Ardèche à l'Oder.

Au cours du XIX^e siècle, Rocoule et Montbail se dispersèrent en Europe centrale et jusque dans l'Empire russe, où ils donnèrent naissance à une dynastie de directeurs d'hôtels.

Celui que mettait le plus souvent en scène ma tante était son frère Alexandre, propriétaire dans l'entre-deux-guerres d'un hôtel dans le grand-duché de Marsovie, le « Monaco des Carpates », fiché entre la Hongrie, la Roumanie et l'Ukraine comme le confetti d'une fête lointaine soufflé là par le vent. L'oncle Alex y avait possédé un hôtel, perdu dans une forêt que ma tante nous décrivait souvent. Les arbres, hêtres et chênes, y étaient plus grands que nulle part ailleurs et certains avaient des feuillages d'argent. De nombreuses sources bruissaient dans cette forêt, au goût délicat pour la plupart, même si d'autres fort amères pouvaient s'avérer mortelles. De vastes étangs où venaient nicher mille oiseaux parsemaient ces bois, que seuls quelques petits chemins à peine visibles permettaient de découvrir.

Une de ses histoires favorites racontait comment cet oncle Alex avait épousé en 1914 la femme qui lui avait offert la forêt d'Arden.

Lorsque nous étions enfants cette histoire nous terrifiait.

Nous frissonnions sur nos chaises en nous serrant l'un

contre l'autre lorsque nous entendions dans la pénombre sa voix de fauvette en chuchoter les premiers mots :

« Mon frère était tout jeune, il avait à peine vingt ans en 14 et pendant tout l'été il avait travaillé à l'Hôtel Terminus à Cracovie. Quand l'armée russe s'approcha, il décida de rentrer à la maison, fit son baluchon et partit à pied sur les chemins. Il marcha ainsi pendant des jours et des jours sous la pluie et le vent car c'était le début de l'hiver. »

Et que mangeait-il? où dormait-il? demandions-nous en levant les bras. « Il ne mangeait pas! » s'exclamait-elle en frappant du bout des doigts la table, sur un ton de réprimande dont nous ne savions pas s'il s'adressait à nous ou à l'ordre des choses. « Et il couchait dans les fossés! Bien sûr de temps à autre il trouvait refuge dans une ferme où de braves paysans lui donnaient un bon bol de soupe! » ajoutait-elle d'un ton aigre en plissant les yeux.

Puis elle nous racontait une histoire atroce et abracadabrante : son frère, pris dans l'offensive Broussilov, famélique et gazé, aveugle à demi nu, se perdait dans une forêt profonde qui se trouvait être la forêt d'Arden. Il manquait y mourir cent fois, de noyade ou d'égorgeement, avant d'être recueilli dans un hôpital. Et là, tout à coup guéri et pimpant, vrai Rocoule léger, il épousait la fille du directeur.

Cette fin ravissait toujours ma tante, mais, le dernier mot prononcé, elle restait silencieuse un long moment et poussait un soupir. C'est qu'elle ignorait si son frère était encore de ce monde. La république socialiste de Marsovie se trouvant désormais de l'autre côté du rideau de fer, ma tante était sans nouvelles de lui depuis le début des années soixante. Alors, après ce récit, elle était toujours saisie par une sorte d'absence, une vapeur de nostalgie et nous l'entendions chantonner dans sa cuisine de vieux airs Rocoule, d'antiques chansons mêlées de français et d'allemand.

Elle n'écoutait pas d'autre musique que celle qui sortait de ses lèvres. Elle possédait pourtant un tourne-disque, dont je revois l'habillage du haut-parleur, percé de gros trous : un tissu écossais noir et bleu entouré, comme un champ magnétique, d'un remugle électrique et poussiéreux. Je crois encore sentir au bout de mon index le grattement morne du diamant qui, dès qu'on branchait l'électrophone, se transformait en rugissement rauque, entendre le délicieux crachotis du début du disque, ce grésillement où pétillait et haletait le Temps, comme si l'on roulait dans l'obscurité des astres.

J'y écoutais toujours les mêmes disques, les seuls que possédait ma tante. Rangés dans un coffret déchiré, ils s'en échappaient dès qu'on le saisissait, imprévisibles, fuyants, dans leurs grandes enveloppes blanches. J'essayais de les retenir en me contorsionnant, plaquant contre mes genoux le coffret sur lequel étaient représentées dans une lumière cendreuse les tours désertes et lointaines d'un château médiéval, le décor d'un rêve que personne ne réussirait jamais à faire. Et cette danse grotesque était une sorte de rite d'adieu à la vie avant de s'abandonner à l'hypnose.

Combien d'heures ai-je passées après la mort de ma sœur allongé sur la maigre carpette grise de la salle à manger ou même couché sous la table, dissimulé par les pans de la toile cirée bleu ciel, à écouter *Tristan*. Il me semblait que l'espace avait coulissé et que j'avais glissé dans un autre monde, intime et pourtant vaste et mystérieux comme une mer, qui roulait mon cœur dans les flots du désir et de la résignation. Cette ivresse me vidait de mes forces et cette faiblesse faisait naître le rêve de l'extase de la mort. L'horreur de la résurrection, qu'ont dû connaître les miraculés, combien de fois l'ai-je éprouvée dans mon caveau de toile cirée, une fois le disque achevé, dans le cloc-cloc atroce du va-et-vient du saphir, yeux

grands ouverts, respirant à grands traits afin de retrouver des forces qui me permettraient de me hisser à nouveau sur le théâtre de la vie.

Un jour, je découvris un autre disque sous le lit de ma tante. Enveloppé dans un épais papier marron, il était plus lourd, plus épais que les disques ordinaires, ses sillons bien plus creux.

Le cercle noir du centre ne portait aucune étiquette.

Il fallait le passer en 78 tours. Il en sortait alors un air crachotant, d'une gaieté si étrange que je me mis à l'écouter sans relâche.

On entendait d'abord des roucoulements de clarinette, les glissades d'un violon, le pépiement fou d'un piano. Bientôt une voix de femme se mettait à chuchoter, puis à chantonner en allemand une valse dont je comprenais mal les paroles mais que ma tante me traduisit un jour :

*Est-ce un rêve qui s'achève,
Ou un souvenir qui ne veut pas mourir ?*

La voix était rauque mais dans les aigus d'une fragilité enfantine. Je trouvais la valse pleine d'allant et de mélancolie et me mis à la siffloter à tout bout de champ. Mais le charme naissait de cette voix étrange qui semblait l'inventer au fur et à mesure. Sa façon de chanter les dernières mesures me froissait le cœur. J'avais l'impression que la bouche qui prononçait ces mots, une fois qu'elle se serait tue, ne s'ouvrirait plus jamais. Et le disque pourtant faisait renaître à l'infini cet instant.

Un jour, je l'écoutai en présence de ma tante. Elle en fredonna les paroles, puis remua le bout du nez comme lorsqu'elle avait envie de raconter quelque chose. Je l'interrogeai et elle m'apprit que cet air était tiré d'une opérrette composée par son frère Alexandre et qu'elle avait été enregistrée pendant la guerre. Elle me raconta l'histoire

de ce disque et des voix qu'on y entend. C'est elle qui fournira avec des souvenirs d'Arden la matière de ce livre.

Car un soir d'hiver, il y a bien des années de cela, je décidai d'écrire cette histoire. J'enfilai mes plus beaux souliers, m'installai à mon bureau, saisis la plume et commençai à rédiger le récit qui va suivre.

Mon grand-oncle Alexandre de Rocoule, rêveur, valseur et fornicateur, dirigea de 1927 à 1944 le Grand Hôtel d'Arden.

Il l'avait baptisé ainsi parce qu'il se trouvait au milieu d'un parc immense, une véritable forêt. Et cela lui avait rappelé une vieille chanson que sa grand-mère Boishue, Boishue-Bamban, sifflait entre ses dents, à la fin de sa vie, sur son lit de douleur :

*Il ne faut plus aller en la forêt d'Arden
Chercher l'eau, dont Regnaut était tant désireux :
Celui qui boit à jeun trois fois cette fontaine,
Soit passant, ou voisin, il devient amoureux.*

C'était une grande bâtisse blanche, ou plutôt deux cubes blancs à hublots, qui évoquaient davantage une piscine, ou le paquebot d'une opérette futuriste, avec un toit-terrasse où courait une balustrade de nickel.

Il s'agissait à l'origine d'un sanatorium, que son beau-père, célébrité médicale, avait fait construire quelques années avant la Grande Guerre. À sa mort, l'oncle Alex entreprit de le transformer peu à peu en hôtel, au fur et à mesure que ses pensionnaires le quittaient pour un monde

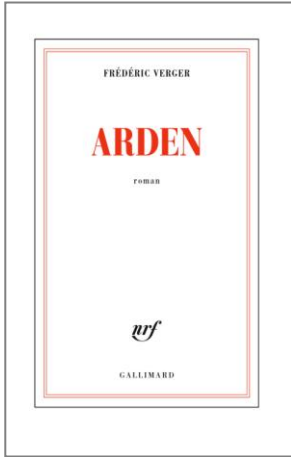
meilleur. Et l'on ne peut s'empêcher de se demander si dans leurs derniers moments les malheureux n'éprouvaient pas le sentiment que le monde n'attendait que ce départ pour s'abandonner enfin à la joie, à la façon de ces bals de cour dans les romans sentimentaux qu'ils lisaient sur leurs chaises longues, où l'on ne parle d'amour que lorsque les douairières sont couchées. Cela dut hâter le départ des plus indulgents, mais aussi retarder celui des plus acariâtres, et peut-être mon oncle saute-t-il ainsi léger de la balance des crimes.

Badigeonné de chaux à l'extérieur, laqué de blanc à l'intérieur, Arden était tendu de lourds rideaux noirs brodés de fil d'argent, meublé de tables et de chaises Biedermeier noires, non en hommage aux mânes de ses premiers occupants, mais parce que ce décor rappelait à mon oncle celui des opérettes de la Ufa ou de la Paramount dont il s'était gorgé dans tous les cinémas de Vienne ou de Budapest, lors de ses tournées de marchand de vin.

Telle avait été en effet sa première occupation, à laquelle il s'était livré avec stoïcisme et ironie, mais si longtemps que même lorsqu'il eut changé d'état, stoïcisme et ironie continuèrent à l'accompagner. Il semblait les promener partout avec lui, comme un pirate ses perroquets sur chaque épaule, et à force de lui chuchoter à l'oreille ils finirent par le convaincre que sa véritable vocation était non pas le vin ni l'hôtellerie mais la scène, et plus particulièrement l'écriture d'opérettes, de comédies musicales semblables à celles de la Ufa ou de la Paramount.

En collaboration avec son meilleur ami, Salomon Lengyel, il écrivit de 1917 à 1944 cinquante-deux opérettes plus ou moins achevées, musique et livrets, dont il ne doutait pas qu'elles seraient un jour représentées. L'attente même lui semblait une volupté et il faisait nonchalamment balancer dans la paume le verre de la patience, y humant de temps à autre le bouquet du triomphe à venir.

Photocomposition *CMB* Graphic
44800 Saint-Herblain



Arden

Frédéric Verger

Cette édition électronique du livre
Arden de Frédéric Verger
a été réalisée le 03 juillet 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139736 - Numéro d'édition : 248682).

Code Sodis : N54395 - ISBN : 9782072482441

Numéro d'édition : 248684.